



HAL
open science

La recherche architecturale

Jeremy Till, Mathias Rollot

► **To cite this version:**

Jeremy Till, Mathias Rollot. La recherche architecturale : Trois mythes et un modèle. La recherche architecturale. Repères, outils, analyses, 2019. hal-02632929

HAL Id: hal-02632929

<https://hal.science/hal-02632929>

Submitted on 20 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Appendice

Trois mythes et un modèle

Jeremy Till



Introduction

Les liens de causalité entre l'écriture et la réception d'un texte sont toujours surprenants. À l'occasion, j'ai pu passer plusieurs semaines à sculpter un article, reprenant incessamment chaque mot, chaque phrase, tout ça pour qu'en définitive l'article ne soit jamais lu par personne. D'autres fois, j'ai réussi à aboutir à quelque chose beaucoup plus rapidement et le texte a connu beaucoup plus de succès. L'article qui va suivre, *Trois mythe et un modèle*, appartient à cette seconde catégorie. Je l'ai écrit assez vite, voire même dans une certaine urgence – pour des raisons que je vais décrire un peu plus loin – et, pour être tout à fait honnête, je trouve son style et sa construction un peu gauches par endroits. Pourtant, de tout ce que j'ai écrit, à part peut-être *Architecture Depends*¹, c'est l'article qui a le plus voyagé. Pour plusieurs raisons, il a été particulièrement salué en Espagne, où j'ai donné plusieurs conférences sur la recherche architecturale face à des publics d'une attention pieuse. Il a même

¹ Jeremy Till, *Architecture Depends*, Cambridge, MIT Press, 2009.

atteint une visibilité vis-à-vis du grand public avec sa parution sur *ArchDaily*, un des sites internet consacré à l'architecture les plus visités du monde, qui l'a propulsé au titre « d'article canonique sur la recherche architecturale ».

Mon léger inconfort avec ce texte n'est pas de la fausse modestie, mais juste un regard plus distancié sur quelque chose qui a évolué depuis que je l'ai rédigé en 2007. À cette époque je dirigeai l'École d'Architecture de l'Université de Sheffield, une institution pleinement basée sur la recherche. Nous nous préparions au *Research Assessment Exercise*² de 2008, durant lequel toutes les universités et les disciplines sont soumises à un examen approfondi et une évaluation par leurs pairs. Or, l'argent est ensuite distribué en fonction des résultats : autant dire qu'il y avait donc pour nous une forme d'urgence et de pression réelle à nous investir dans la recherche architecturale. Cet article était donc à l'origine un signe de cette urgence, un appel adressé à mes collègues, universitaires et praticiens, destiné à préparer notre réponse collective à l'évaluation à venir. Dans ce contexte rythmé par le RAE et l'évaluation par ses pairs, le premier mythe (*L'architecture ne serait que de l'architecture*) n'est en effet pas tenable, ce n'est en aucun cas une option viable. Si l'architecture se détachait des normes en vigueur au sein de l'académie en matière de production de recherche, alors en toute logique elle serait immédiatement bannie de l'académie. Ainsi la question devient : qu'entendez-vous par « recherche » ?

² Équivalent anglais des évaluations françaises de l'HCERES (Haut Conseil de l'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur). Le « RAE » a été remplacé en 2014 par le « Research Excellence Framework ». (note du traducteur)

C'est à cet instant que le deuxième mythe (*l'architecture ne serait pas de l'architecture*) entre en jeu. Ici, l'architecture cherche sa crédibilité dans d'autres formes d'orthodoxies disciplinaires, de la rigueur historiographique à la technicité de la science. À l'Université de Sheffield, nous étions assez bons sur ces sujets, et nous avons de très bonnes évaluations grâce à elles ; ce qui pouvait porter à croire que le mythe n°2 n'était pas un mythe, mais un avertissement : il est possible d'aller très loin, trop loin, par le petit trou de souris des autres disciplines et leurs méthodes propres, sans que toutefois cela ne comble la béance centrale de notre propre discipline, à savoir la recherche *par* l'acte même de la conception (*design*). En 2007, c'était toujours un sujet controversé. Ainsi le troisième mythe (*bâtir un édifice serait faire de la recherche*) était un coup porté à quelques attitudes courantes à cette époque. À l'occasion de la RAE de 2001, plusieurs praticiens des écoles d'architecture avaient soumis leurs bâtiments par le biais d'une série de photos, d'une description sommaire, et éventuellement d'une recension de presse en guise de support. L'argument en jeu dans la proposition soumise était le suivant : « J'ai réalisé un bâtiment. Il est original. C'est donc nécessairement le fruit d'une recherche ». Ils ont été très déçus d'apprendre que, l'argumentation a, à juste titre, été refusée, pour les motifs que je rappelle dans mon article – à savoir principalement qu'il n'y avait là aucune explication des questions, du contexte, de la méthode ou de l'impact de la recherche menée, de sorte que l'approche ne pouvait satisfaire aux critères basiques constitutifs de la recherche comme acte savant communicable.

La seconde partie de l'article tente de se confronter à ces manquements d'alors. C'est la partie avec laquelle je suis aujourd'hui le moins à l'aise, non pas parce qu'elle serait « mauvaise » ou « fausse », mais surtout pour la bonne raison que la recherche architecturale s'est énormément développée depuis lors. Il y a dix ans de cela, j'ai été invité à un colloque intitulé « Le doctorat impossible ». Ce titre voulait faire référence aux problématiques émergentes de thèse par la pratique (*PhD by Practice*), et questionner les façons dont c'était une voie viable, ou non, d'un point de vue universitaire. Aujourd'hui, à l'Université des Arts de Londres, où je travaille, près de la moitié de nos doctorants sont engagés dans un processus de doctorat par la pratique. Ce type de méthodologies de recherche, qui peuvent être conduites par la pratique (*Practice-led*), informées par la pratique (*Practice-informed*), ou basées sur la pratique (*Practice-based*), est aujourd'hui pleinement reconnu comme une approche crédible, pour la recherche architecturale autant que pour d'autres disciplines créatives.

C'est à la lumière de cette nouvelle maturité que la recherche en *design* – au sens large du terme – peut désormais avoir confiance en un développement selon ses propres modalités. Il est, certes, toujours aussi fondamental pour cette dernière de satisfaire aux grandes exigences basiques de la recherche, en matière de rigueur, d'originalité, de sens et de transmissibilité. Mais elle n'a plus à être entrée au chausse-pied dans les méthodologies propres des autres disciplines. En effet, il peut être affirmé que la recherche en *design* possède ses propres forces, qui font d'elle une position privilégiée pour questionner les problèmes, complexes et tortueux, auxquels

il s'agit de faire face ; des forces que les autres disciplines devraient considérer tant elles ont à en apprendre. Tandis que le modèle de la recherche scientifique issu de l'idéologie des Lumières est en quête de vérité par le biais de raisonnements linéaires, la recherche en *design* n'a aucune prétention sur le sujet de la vérité. Il n'existe rien de tel qu'un bâtiment parfait en ce que, comme j'ai pu le montrer dans *Architecture Depends*, l'architecture et le *design* sont toujours contingents – ils pourraient toujours être autrement. La recherche en *design* procède souvent par boucles itératives, revenant sur elle-même pour progresser. Mais surtout, la recherche en *design* est relationnelle, permettant aux systèmes, aux bâtiments et aux objets d'être compris comme des éléments de champs d'interactions plus larges. En cela, elle a tout à gagner à s'échapper du paradigme de la résolution de problème auquel on la confronte souvent – pour la simple et bonne raison que ce paradigme suggère de façon intrinsèque que des solutions peuvent être trouvées. Elle s'épanouit bien mieux dès lors qu'elle peut être entendue comme un moyen de donner du sens aux interrelations complexes à l'œuvre dans une situation donnée, et aux manières dont des processus de conception pourraient transformer cette situation en mieux. Ce qui est tout différent des méthodes traditionnelles de recherche qui, pour éliminer le maximum de forces contingentes, enquêtent sur leurs sujets de façon isolée et au moyen d'un focus très strict.

Alors que nous devons faire face à l'urgence climatique, à une potentielle extinction de masse du vivant, et à un effondrement des normes politiques traditionnelles – tout un ensemble de choses qui sont bien plus des situations difficiles (*predicaments*)

que des « problèmes » à proprement parler – c’est précisément d’une approche relationnelle, capable de donner du sens, dont nous avons besoin. Et en cela donc que la prochaine étape pour la recherche en *design* devra être un déploiement de nos méthodes et manières de penser au sein des autres domaines du savoir.

Avril 2019

Jeremy Till
Directeur de la Central Saint-Martins
Pro Vice-Chancelier de l’Université
des Arts de Londres

Trois mythes et un modèle

C'est incroyable, mais il a encore aujourd'hui des débats sur ce qu'est la recherche en architecture. Au Royaume-Uni au moins il ne devrait pas y avoir beaucoup de débats à ce sujet. Le Royal Institute of British Architects (RIBA) pose les choses très clairement dans sa charte fondatrice, qui acte que le rôle de l'Institut est :

« l'avancement de l'architecture et la promotion des acquisitions en matière de connaissance des différents arts et sciences en lien avec elle ».

La charte implique ainsi de façon significative que l'avancement de l'architecture est inextricablement lié à l'acquisition de la connaissance. En la plaçant ensuite en face de la définition de la recherche donnée par le Research Assessment Exercise (RAE) – « la recherche est comprise comme une enquête originale entreprise dans le but d'acquérir connaissance et compréhension » – on pourrait

défendre l'idée que la recherche devrait être au cœur des activités du RIBA. Cet article s'appuie sur l'idée que l'architecture est une forme de connaissance qui peut et doit être développée par la recherche, et qu'il est possible d'évaluer la qualité d'une recherche par les critères croisés de l'originalité, de la signification et de la rigueur.

Pour démontrer cela, il est nécessaire tout d'abord d'abandonner trois mythes qui se sont développés autour de la recherche architecturale, et qui ont retardé le développement de la recherche dans notre champ.

Premier mythe : l'architecture ne serait que de l'architecture

Le premier mythe : l'architecture serait à ce point singulière, en tant que discipline et que forme de savoir, que les définitions ou les processus habituels de la recherche ne pourraient pas s'y appliquer³. Voilà l'argument : « Nous sommes si différents de vous que vous ne pouvez pas comprendre de quelle façon nous travaillons ». Pendant bien trop longtemps, ce mythe a été utilisé comme une excuse pour éviter la recherche autant que pour nourrir, de façon concomitante, une confiance envers les forces floues mais supposément puissantes de la créativité et de l'autorité professionnelle.

³ Un projet de recherche mené par le College of Art d'Edinbourg en 2004 fait apparaître qu'une part assez importante du panel de répondants s'accroche encore à cette croyance. Voir P. Jenkins, L. Forsyth and H. Smith., "Research in UK Architecture Schools – an institutional perspective, *Architectural Research Quarterly*, vol. 9, n°1, juin 19, 2006, pp. 33-43.

Il conçoit l'architecte comme le seul producteur génial d'une œuvre architecturale développée au moyen de gestes impulsifs qui excèderaient en tout point les canaux traditionnels de la recherche.

Le problème est que ces postures impulsives sont, presque par définition, par-delà toute possibilité d'explication, de sorte que la production architecturale est laissée dans le champ de la mythologie plutôt que sujette à l'analyse rigoureuse. L'architecture est restreinte à une forme d'activité semi-mystique, portée par la figure de l'architecte, ce génie héroïque, agissant comme paratonnerre face à la tempête de forces impliquées dans l'édification de bâtiments. Ce premier mythe considère aussi l'architecture comme une discipline autonome, hors d'atteinte et incontrôlable par des forces extérieures, dont notamment celles des méthodologies de recherche normatives. Tout cela conduit à la séparation de l'architecture d'avec les autres disciplines et leur critère de rigueur. Les arguments autoréférencés, qu'ils soient de l'ordre de la typologie, de l'esthétique ou de la technique, peuvent dès lors évoluer par-delà les objectifs ou l'influence des standards couramment admis, et la recherche, dans ce cadre, est conduite selon les propres règles de l'architecture.

Le mythe voulant que l'architecture soit juste de l'architecture, basé sur les deux notions jumelles de génie et d'autonomie, conduit finalement à la marginalisation de l'architecture. Une connaissance de base n'est développée que de façon discontinue, et l'architecture perd en pertinence à mesure qu'elle devient irresponsable.

Deuxième mythe : l'architecture ne serait pas de l'architecture

Le second mythe fonctionne en opposition au premier. Selon lui, l'architecture doit nécessairement se tourner vers les autres disciplines faisant autorité si elle veut s'établir elle-même comme une épistémologie « solide » et crédible à la fois. Un peu comme si l'architecture s'étirait le long de la ligne allant des arts aux sciences, puis était découpée en petits morceaux, qui à leur tour seraient sujets aux méthodes et aux valeurs des aires intellectuelles correspondantes. Par exemple, la très influente Conférence d'Oxford des années 1960 sur l'éducation architecturale a regardé la recherche scientifique comme un moyen d'établir l'architecture au sein de l'académie. Plus récemment, la théorie architecturale s'est plongée dans les contrées lointaines de la Théorie Critique dans le but de gagner en légitimité par rapport aux autres discours. Dans ces deux cas, comme dans tous les autres qui sont basés sur des paradigmes intellectuels spécifiques, les particularités de l'architecture sont placées dans un carcan méthodologique. En se tournant vers les autres, l'architecture oublie ce qu'elle pourrait être par elle-même. En jouant sur la complexité du terme, ce second mythe décrit donc l'architecture comme quelque chose qui n'existe pas. C'est un mythe nourri par les systèmes de financements de la recherche autant que par les différents comités de la recherche définissant l'acceptable par le biais de paradigmes de recherches spécifiques – ce qui ne convient tout simplement pas à l'étendue de l'architecture.

Il est intéressant de noter que les mythes un et deux peuvent tout à fait opérer de façon parallèle, et souvent au sein d'une même institution. De sorte qu'il est assez commun de voir les sphères du projet d'une école d'architecture – occupée à jouer le Mythe n°1 – se séparer, physiquement et intellectuellement, des sphères de la « recherche », les deux côtés se renvoyant une antipathie réciproque.

Troisième mythe : bâtir un édifice serait faire de la recherche

Le troisième mythe voudrait que concevoir un édifice soit une forme de recherche de plein droit. C'est un mythe qui permet aux architectes et aux académiciens de l'architecture de court-circuiter les normes de la recherche (et aussi de se plaindre quand ces normes sont utilisées pour critiquer bâtiments et propositions de recherche). L'argumentation utilisée pour soutenir ce mythe ressemble un peu à cela :

1. En définitive, le savoir architecture réside dans l'objet bâti ;
2. Chaque édifice est, par définition, unique et donc original ;
3. La production de bâtiment peut, dès lors, être considérée comme la production d'un savoir original ;
4. Ces points constituent une définition de la recherche.

L'argument est si convaincant qu'il a permis à des générations d'architectes (mais aussi de *designers* et d'artistes) de dire que la fabrication architecturale elle-même peut être suffisante en matière de recherche, et d'affirmer qu'il s'agit d'une

évidence simple, qu'il suffit juste de reconnaître et d'accepter. Il est toutefois important de déconstruire cet argument qui conduit aussi à renier les bénéfices réels de la recherche.

1. Certes, le savoir architectural peut, en un certain sens, être lié à l'édifice architectural, mais il se trouve aussi en bien d'autres lieux : dans le processus qui conduit au bâtiment, dans la représentation de ce dernier, dans son usage, dans les théories qui le soutiennent, dans les multiples interprétations dont il fait l'objet, et bien d'autres encore. L'architecture excède le bâtiment en tant qu'objet, de l'exacte même manière que l'art dépasse de loin la peinture en tant qu'objet. La recherche architecturale doit, dès lors, s'adresser à ce champ dans toute son étendue.

2. Un « bon » bâtiment ne constitue pas nécessairement une bonne recherche. L'architecture est souvent décrite comme « bonne » en ce qu'elle est conforme à des canons connus et reconnus de goût, de types ou de tectoniques. Mais ces qualités ne constituent pas nécessairement des critères d'une bonne recherche, ne serait-ce qu'en ce qu'elle ne garantit ni l'originalité, ni la pertinence. Un « bon » bâtiment, bien loin de construire de nouvelles formes de savoir, conforte ou déplace, éventuellement, plutôt un *statu quo*. Et les multiples systèmes de récompenses architecturales consolident et perpétuent cet état de fait.

3. Une bonne recherche peut conduire à de « mauvais » bâtiments. Par exemple, les techniques et procédures de construction des hangars de stockage entreposant de la nourriture sont tant basées sur des recherches systématiques qu'elles peuvent être con.

À l'évidence, les bâtiments qui en résultent n'ont pourtant que peu à voir avec les valeurs définissant une bonne esthétique ou tectonique architecturale. Bien sûr, les « bons » édifices dominent au sein de la culture architecturale. Ce qui signifie que les enseignements qui ont pu être tirés des « mauvais » bâtiments ne sont, jamais ou presque, parvenu jusqu'à elle.

4. Si on s'en tient à la définition que donne Bruce Archer de la recherche (une « enquête systématique dont le but est la connaissance transmissible »⁴), alors l'édifice *en tant qu'édifice* échoue. Tandis que les architectes peuvent croire que le savoir est inhérent au bâtiment et peut être saisi librement par les critiques, les usagers ou les autres architectes, ils n'explicitent que très rarement cette connaissance. Elle reste tacite, et est incapable, dès lors, de passer le critère de transmissibilité d'Archer.

Concevoir un bâtiment, de fait, n'est *pas nécessairement* de la recherche. Le bâtiment en tant que tel réduit l'architecture à des objets mutiques. Ils ne suffisent pas, à eux seuls, à constituer les éléments d'une enquête de recherche. Pour faire avancer les choses, pour ajouter au savoir déjà existant, nous avons besoin de comprendre les processus qui ont mené à l'objet autant que d'interroger sa vie après sa livraison.

⁴ "Research is systematic enquiry whose goal is communicable knowledge"
L. Bruce Archer, "The Nature of Research", *CoDesign*, January 1995, 6.

Faire parler l'architecture

Face à ces trois mythes, il convient de voir en quoi l'architecture possède son propre savoir de base et ses propres procédures. Ce qui ne revient pas à affirmer qu'il faudrait y appliquer les conventions habituelles de la recherche, mais plutôt qu'il est question, d'une part, de s'interroger sur la définition claire du contexte, de la portée et des modes de recherche *appropriés* à l'architecture, et d'autre part, d'utiliser parallèlement les définitions classiques de la recherche en matière d'originalité, de signification et de rigueur.

L'étirement courant du champ de l'architecture sur une ligne imaginaire allant de l'art aux sciences dures (les sciences sociales étant quelque part au centre) a pour conséquence que chaque point sur la ligne est calqué sur un paradigme et une méthodologie particulière, tous deux issus du spectre existant de la recherche institutionnelle. Ce mode de conceptualisation ignore, ce faisant, le sujet de la conception (*design*) qui est pourtant la composante essentielle de la production architecturale. La conception ne peut pas tellement être pensée selon les catégories du quantitatif ou du qualitatif ; c'est une activité capable de synthétiser un large panel d'approche intellectuelle. La recherche architecturale est bien mieux décrite par le trio souvent cité de Christopher Frayling parlant de la recherche « en » (*into*), « pour » (*for*), et « par » (*through*) la discipline concernée⁵. Frayling a développé cette approche pour la recherche en design dans le but de questionner

⁵ Christopher Frayling, *Research in art and design*, (London: Royal College of Art: Research Paper, 1993).

les relations spécifiques à l'œuvre entre conception et recherche. Dans ce modèle, la recherche « en architecture », prend l'architecture comme son objet d'étude, comme peuvent le faire par exemple la recherche historique, ou les études descriptives sur les performances du bâtiment. La recherche « pour l'architecture » fait plus particulièrement référence aux enquêtes sur de potentielles applications futures pour le bâtiment, comme les nouveaux matériaux, typologies ou technologies ; c'est un domaine souvent inspiré par les besoins actuels du secteur. Quant à la recherche « par l'architecture », elle utilise la conception et la production architecturales elles-mêmes comme méthodologies de recherche potentielles.

On peut dire que la recherche architecturale s'établit au sein de deux contextes de productions majeurs : l'académie et la pratique. En ce sens, disons que la recherche « en architecture » est habituellement portée plutôt par l'académie et la recherche « par l'architecture » plutôt par la pratique, la recherche « pour l'architecture » se trouvant quelque part entre les deux. La recherche « en » a les méthodologies et les résultats les plus clairs et les mieux définis, mais, en même temps, c'est peut-être aussi la forme la plus hermétique. La recherche « par » est beaucoup moins bien définie et plus souvent implicite, mais elle représente le cœur même de la recherche architecturale. C'est le domaine qui a le plus besoin d'être développé aujourd'hui.

Ni l'académie ni la pratique ne doivent chercher à s'imposer comme forme supérieure de recherche architecturale. Aucune des deux ne doit recueillir

tous les privilèges, ni ne tenter de discréditer l'autre. (« Vous êtes complètement déconnectés de la réalité », accusent les praticiens ; « Vous êtes pervertis par le marché et le philistinisme », disent les académiques). L'inutile antipathie à l'œuvre conduit en fait surtout à dévaloriser tout le travail mené par l'un comme l'autre camp pour aboutir à la création de savoirs crédibles.

La clé pour sortir de ce problème est à chercher dans la communication. Tant l'académie que la pratique échouent à ce sujet : l'académie dans ses habitudes au repli sur soi, et la pratique pour son manque de rigueur dans la transmission de ses résultats. En effet, si les recherches académiques sont soumises à de très strictes procédures d'évaluations à toutes échelles, on a accusé ces procédures de favoriser une recherche enclose sur elle-même, plus produite pour le développement de la communauté institutionnelle elle-même qu'au service du grand public ou des besoins de la profession. Du côté de la pratique semble se trouver la majeure partie de la recherche en design et de l'innovation technologique. La grande majorité de ce savoir reste toutefois tacite ; pour des raisons commerciales, ses conclusions ne sont ni partagées avec le reste de la communauté, ni divulguées par la presse avec la rigueur qui conviendrait. La propriété intellectuelle régit la vie des grandes structures, et il est tout à fait compréhensible qu'elles ne puissent s'en abstraire si simplement. La recherche se poursuit donc, mais silencieusement. Il y a bien un développement du savoir architectural, mais il est sporadique ; de sorte qu'est menacée l'existence même de la profession à long terme. Pour éviter cela, nous devons faire parler l'architecture.

Cela signifie qu'il faut trouver un moyen d'améliorer la communication autour la recherche tacitement menée par la pratique, et ce, d'une façon cohérente vis-à-vis de la valeur de la propriété intellectuelle. Cela peut être fait de deux façons au moins. Premièrement, les milieux académiques pourraient se rapprocher de ceux de la pratique pour travailler à une *archéologie* critique des processus de la production architecturale – entendant ici critique au sens de réflexive et comparative et non en un sens négatif ou menaçant. La pratique possède les données brutes sur lesquelles le savoir architectural est bâti ; l'Université pourrait révéler ce potentiel par le biais de la recherche. Ce faisant, il ne serait pas tant question de s'intéresser aux bâtiments qu'aux processus, car c'est justement en passant d'une attention centrée sur l'objet individuel à la méthodologie de l'archéologie comparative que la pression existante au sujet de la propriété intellectuelle pourrait disparaître. Deuxièmement, c'est le financement de la recherche lui-même qui doit sortir de sa sectorisation académique pour tendre vers une stratégie plus cohérente et mieux partagée entre les mondes universitaires et praticiens.

Un nouveau modèle pour la recherche architecturale

Nous l'avons dit, il est impossible de prendre en compte le besoin spécifique de la pratique et de la recherche architecturale – celui de pouvoir se situer à la rencontre entre plusieurs frontières épistémologiques – si nous continuons à étirer la discipline entre des domaines séparés de la connaissance. Les édifices, en tant que production physique, fonctionnent de plusieurs façons qui

sont à la fois indépendantes et interactives l'une avec l'autre : ce sont des entités structurelles mais aussi sociales et économiques, qui agissent comme perturbateurs de l'environnement et de la culture. Chacune de ces fonctions peut être analysée séparément, mais l'édifice en lui-même unifie et assemble chaque d'elles de sorte à ce qu'elles interagissent. La recherche architecturale doit être consciente des interactions à l'œuvre entre tous ces champs intellectuels habituellement séparés.

Pour donner à lire et clarifier la portée de la recherche architecturale, disons que ces interactions peuvent être divisées en trois étapes temporelles :

- les processus architecturaux ;
- les productions architecturales ;
- les performances architecturales.

La première catégorie, « processus », fait référence à la recherche sur les processus à l'œuvre dans la conception et la construction de bâtiments ; elle inclut donc, par exemple, les problématiques de la représentation, théories de la conception, modélisation de l'environnement, etc. La seconde étape, « production », témoigne des recherches sur les bâtiments en tant qu'objets ou systèmes projetés ou construits ; elle inclut notamment les enjeux de l'esthétique, de la matérialité, des techniques constructives, etc. La troisième catégorie, « performance », donne à lire la recherche sur des bâtiments livrés ; elle pourrait donc inclure, par exemple, les thématiques de l'occupation sociale, des performances environnementales, de l'assimilation culturelle, etc. L'avantage de ce modèle est qu'il

évite les divisions entre science et art autant qu'entre qualitatif et quantitatif, tout en permettant l'interdisciplinarité au sein des trois catégories. Il rompt ainsi avec le carcan de la *méthode* pour laisser la place à l'émergence d'approches thématiques. Il est possible pour les scientifiques *et* les historiens, les académiques *et* les praticiens, de contribuer à la recherche au sein de n'importe lequel de ces trois ensembles.

Plus important encore : le modèle décrit l'architecture de façon temporelle (et s'oppose donc à sa considération comme un ensemble de fragments statiques), chaque étape menant à une autre et, fondamentalement, créant une boucle itérative dans laquelle chaque étape est informée par une autre. Pour que la recherche soit efficiente, et donc pour que le savoir architectural puisse se développer, il s'agit de faire vivre cette boucle itérative. Par exemple :

- la recherche sur les performances d'un bâtiment en utilisation informe le processus de conception ;
- la recherche sur les constructions réalisées interroge sur les savoirs sur les processus de conception ;
- la recherche sur les performances du bâtiment est informée par le savoir critique issu de la recherche sur les processus de conception.

Un modèle dynamique émerge donc de ce modèle tripartite. Il ne fonctionnera que si l'académie et la pratique collaborent de façon à ce que la boucle soit continuellement nourrie par de nouvelles données et analyses. Il faudra auparavant prendre garde à

libérer la voie des trois mythes qui l'encombrent, et accepter que l'architecture peut et doit être une discipline de plein droit, capable de s'accorder avec les critères de la recherche mais aussi de les appliquer de façon appropriée aux problématiques du moment. Il y a urgence à s'investir en ce sens, car tant que l'architecture continuera à piétiner aux portes du débat sur la recherche, elle restera aussi confinée aux portes du développement de la connaissance. Aujourd'hui, l'architecture n'est plus utilisée que comme gant de velours pour la poigne de fer de la production instrumentale de l'environnement capitalistique. Ce constat est sans doute le signe de l'état de marginalité de l'architecture. Établir de la discipline basée sur un savoir guidé par la recherche – selon les modalités précédemment évoquées – pourrait être un moyen, parmi d'autres, de la replacer au centre de l'attention.